



HAL
open science

L'influence des Écossais sur l'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne, à la fin du XVIIIe siècle, en Quercy Rouergue

Philippe Massot-Bordenave

► **To cite this version:**

Philippe Massot-Bordenave. L'influence des Écossais sur l'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne, à la fin du XVIIIe siècle, en Quercy Rouergue. *Études aveyronnaises*, 2010, Recueil des Travaux de la Société des lettres, science et arts de l' Aveyron, Année 2010, pp.345-360. hal-01236466

HAL Id: hal-01236466

<https://hal.science/hal-01236466>

Submitted on 9 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'influence des Ecossais sur l'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne, à la fin du XVIII^e siècle, en Quercy-Rouergue

En remontant un soir d'automne frais et brumeux l'avenue Victor-Hugo, à Rodez, le visiteur actuel est pris d'un étrange sentiment. Pour peu qu'il soit un habitué des voyages et qu'il connaisse l'Ecosse ainsi que sa capitale historique, Edimbourg, le voilà surpris et interrogatif. Comment ne pas sentir une communauté de lieux entre les deux villes, d'importance cependant inégale ?

Une longue voie en pente douce conduisant vers le sommet d'une colline qui, elle-même, porte en son sommet le symbole du pouvoir, dans un cas un ancien château de style médiéval, dans l'autre la cathédrale et son fameux clocher, deux symboles faits pour être vus de loin. Mais au delà de la simple impression, que peut bien ressentir notre promeneur solitaire ? Notre esprit n'est-il pas éveillé par des évidences ? Si l'avenue qui conduit au sommet porte, en Rouergue, le nom d'un républicain célèbre et présent par son patronyme dans la plupart des préfectures françaises, tel un témoin de l'uniformisation de notre pays, la capitale écossaise demeure plus fidèle à la tradition en conservant le très traditionnel nom de "Castle Hill", soit "la montée vers le château", dans une mauvaise traduction approximative. Il est vrai que le sommet de la colline est, dans ce dernier cas, occupé par un château, symbole historique de la soumission du royaume d'Ecosse à la couronne anglaise ; il faut ainsi se souvenir que les attributs (couronne royale et sceptre) de l'autonomie du petit royaume du Nord furent longtemps cachés aux regards des visiteurs derrière les larges murailles pour bien faire comprendre que l'Histoire avait fait son choix.

Dans le cas de Rodez, c'est la cathédrale et son clocher qui dominent la ville, signes de sa soumission non à une puissance terrestre mais à une autorité plus européenne et plus universelle, celle de l'Eglise de Rome. Mais au delà de cette simple similitude de forme et peut-être même, uniquement fonctionnelle, il existe bien un lien historique entre les deux lieux ⁽¹⁾.

A la fin de la période moderne, quelques décennies avant la Révolution française, un évêque de Rodez en fut un représentant déclaré, et matérialisa ce lien entre les deux capitales. Il s'agit de l'évêque Charles Colbert de Seignelay de Castle Hill : un patronyme qui se voulait fort célèbre et qui, dans sa composition même, demeure aujourd'hui encore une énigme partielle.

Charles Colbert est né en 1736, à Inverness, dans l'extrême nord de l'Ecosse, où sa famille, les *Culberth*, a fait souche depuis des siècles et où elle possède une importante baronnie. La famille écossaise descend directement de Robert II d'Ecosse (1316-1390) qui régna sur le pays à l'époque indépendant de son encombrant voisin, de 1371 à sa mort. Il est âgé de dix ans et réside toujours en Ecosse lors de l'ultime bataille de Culloden (16 avril 1746), lieu proche d'Inverness, qui voit pour les Ecossais et par la défaite de Charles Bonnie – le dernier héritier direct des Stuarts –, s'évanouir les derniers espoirs de liberté et d'indépendance après une journée particulièrement sanglante et cruelle.

En raison de l'intransigeance des anglicans, nouvellement installés, qui tendent à chasser les catholiques, mais aussi à cause des problèmes économiques d'une baronnie pouvant de moins en moins entretenir une grande famille, une partie de celle-ci émigre dès la fin du XVII^e siècle vers des contrées plus paisibles. Les deux causes sont d'ailleurs liées et parfaitement explicables, comme elles le sont pour l'ensemble des émigrations. La famille émigra donc, peu de temps après 1720, vers la France qui, à cette époque, est une terre d'asile pour le premier des Jacobites, le descendant *Stuart Charles Edouard* (le vieux) qui, en exil, entretient une véritable petite monarchie, bien que modeste, au château de Saint-Germain-en-Laye.

A l'âge de onze ans, le jeune Colbert, sans fortune, entre au collège des Irlandais de Paris où il poursuit des études qui le destinent, dès le départ, à une carrière ecclésiastique, la seule possible

et envisageable pour un jeune homme de très noble ascendance, parlant mal le français et sans famille en France. Heureusement pour notre futur abbé, la ville de Paris qui l'accueille, dès 1747, est riche de l'une des meilleures universités d'Europe, la Sorbonne, au sein de laquelle on trouve le collège des Irlandais ⁽²⁾, fort réputé pour sa discipline et son sérieux. Celui-ci est, en effet, fréquenté par les nombreux réfugiés catholiques, les Jacobites des XVII^e et XVIII^e siècles, qui affluent depuis plus d'un siècle aussi bien d'Ecosse que d'Irlande, toutes deux en proie à de terribles persécutions religieuses. C'est de sa spécificité que le collège tire son nom au travers des siècles. Il exista également un collège irlandais auprès de l'Université de Toulouse.

Colbert y rencontrera, parmi les enseignants et ses condisciples, des personnages avec lesquels il entretiendra des relations, sa vie durant : Charles Dillon, futur évêque de Narbonne et futur ministre, qui est d'origine irlandaise, Champion de Cicé qu'il remplacera à la tête de l'évêché de Rodez, Loménie de Brienne, futur ministre qui fut son premier protecteur, mais également le grand Turgot, Helvetius, ainsi que l'abbé Morelet, grand ami de Voltaire. Il semble que notre jeune Ecosse n'ait pas beaucoup varié dans sa vie professionnelle, pauvre mais noble d'une noblesse d'autant plus grande qu'elle fait référence à un ministre de Louis XIV qui est encore dans toutes les mémoires, à cette époque où l'histoire de France fait l'objet de toutes les attentions ⁽³⁾.

Cependant, un mystère demeure qui fait l'objet de multiples querelles d'historiens. Il s'agit, bien sûr, de savoir par quelle forme juridique le titre de seigneur de Seigneley, celui du Grand Colbert et de son fils Nicolas, a échoué à notre abbé. Les opinions ne sont pas tranchées et François de Colbert, dans le livre qu'il a consacré à sa famille ⁽⁴⁾, donne peu d'explications sur le sujet. Toutefois, selon lui, il semblerait que jamais les Colbert n'ont eu de cousinage en Ecosse et qu'il s'agit là d'une légende. Pour notre part, nous constaterons simplement que le nom que prit toujours l'ecclésiastique, dans les documents officiels, fut celui de "Seigneley de Colbert de Castle Hill, conseiller du Roy en tous ses Conseils, Evêque de Rodez", comme en atteste un acte notarié de 1789 ⁽⁵⁾.

Après des études au collège des Irlandais, Colbert devient un proche collaborateur de Mgr Loménie de Brienne et c'est tout naturellement qu'il devient, en 1762, son vicaire général dans la ville de Toulouse. Son absence de fortune et son "ascendance sans descendance" garantissent à l'archevêque de Toulouse sa soumission presque totale. De son séjour à Toulouse, le jeune Colbert ne laisse que peu de traces, tant il est vrai que son illustre évêque ne souhaite pas le mettre sur le devant de la scène, fut-elle provinciale. Il semble y mener une morne vie de travail, faite de formation à la vie religieuse et économique locales. Le seul fait notable que l'on puisse trouver à cette époque est son goût prononcé pour les voyages. Certes, ses nombreux déplacements dans la province du Languedoc, mais également à Paris, à Versailles et à Compiègne, font partie de sa fonction. Il doit visiter les paroisses du diocèse, mais l'on sent, dès le début de sa carrière, une appétence aux voyages, peut-être un lointain souvenir de ses origines et de ses multiples changements de lieux.

Toute sa vie, principalement au début de sa carrière, le jeune Colbert souffrira de son manque de fortune. On peut d'ailleurs comprendre, par là même, son goût pour les voyages. En l'absence de toute maison d'agrément ou de château pour entretenir un train de vie, notre abbé est contraint de se déplacer. En quelque sorte, il transporte son exil forcé.

Son protecteur et maintenant maître, pour utiliser un terme de l'époque, lui a fait obtenir du roi Louis XV les revenus d'une abbaye. Il est fait abbé commendataire de l'abbaye de Val Richer, située près de Caen, dans l'actuel département du Calvados. Cette abbaye, fondée en 1146 par Philippe de Harcourt, évêque de Bayeux, est sous le régime de la commende depuis 1539. Hélas, comme l'ensemble des abbayes placées sous ce régime, elle connaît alors une crise de fréquentation et de vocations religieuses, sous l'effet désastreux de la nécessité économique pour lesquelles elles ne sont pas conçues, et l'abbé se plaint, dans de nombreux courriers, des maigres revenus que lui procure cette institution.

D'une manière plus générale, l'abbé se plaindra longtemps de son manque d'argent ⁽⁶⁾. Aussi accueille-t-il avec plaisir la proposition de son lointain cousin, le philosophe écossais David Hume (1711-1776) ⁽⁷⁾, qui séjourne à Paris en qualité de secrétaire de l'ambassade d'Angleterre. En effet, viennent d'arriver à Paris Adam Smith et un jeune aristocrate écossais, le futur duc de Buccleuch. Etrange équipage, en fait, pour un étrange voyage dont nous devons dire quelques mots.

Le jeune duc (qui se fait appeler Henry Douglas-Scott lors de son voyage) est un jeune aristocrate, orphelin de père, que le nouveau mari de sa mère souhaite voir voyager, comme il l'a fait lui-même dans sa jeunesse. Le duc est très jeune. Agé de dix-sept ans lorsqu'il arrive en France, il est l'héritier du clan Douglas, l'un des plus importants d'Ecosse, et par son grand-père, le duc d'Argyll, il peut être considéré comme l'un des derniers héritiers des Stuarts, rois d'Ecosse. Sa famille, bien que peu connue en France, est fort réputée en Ecosse et constituera l'un des maillons qui, au travers des siècles, va permettre une intégration harmonieuse pour le bien de tous, du petit royaume du Nord à l'immense empire alors en formation.

Le beau-père du duc n'est autre que le comte Charles Townshend (1711-1776) qui est, à l'époque du départ vers l'Europe continentale, en charge, auprès du roi Georges III (1738-1820), de la question des colonies de l'autre côté de l'Atlantique, les futurs Etats de l'Union, ainsi que du tout nouveau Canada qui vient, à la suite de la guerre de Sept Ans, de revenir pleinement à la couronne anglaise. Charles Townshend deviendra très rapidement, avant son décès brutal en 1767, chancelier de l'Echiquier britannique ; il appliquera la même politique et sera l'auteur du *Sugar Act*. Certains voient dans cette publication le premier événement politique qui conduira à la révolution américaine, quelques années plus tard ⁽⁸⁾.

La tradition du voyage de formation, ou "Grand Tour", pour les jeunes aristocrates anglais remonte au XVII^e siècle ⁽⁹⁾. La plupart du temps, ces derniers visitent l'Europe : l'Europe du Nord principalement dans un premier temps, mais également et de plus en plus à cette période, si l'on se place en 1764, l'Europe du Sud et principalement l'Italie et ses nombreux atouts, tant au niveau climatique que pour mener la vie de dilettante qui semble fort prisée par cette jeunesse fortunée. Les voyages plus lointains, vers la Grèce ou le Moyen Orient, ne seront mis en œuvre que plus tard, lorsque la Révolution française et les guerres napoléoniennes obligeront nos presque touristes à des détours bien incommodes. Généralement, l'aristocrate qui entreprend le "Grand Tour" est accompagné d'un tuteur. Il s'agit, bien souvent, d'un tuteur professionnel qui connaît les multiples pays dans lesquels il va voyager et sert également d'interprète, tout au moins dans les premiers temps du séjour.

Or, dans le cas de notre trio, le précepteur est très original, quant à sa qualité, et sort réellement des codes de l'époque. Il s'agit, nous l'avons indiqué, d'Adam Smith. Cet homme, devenu cher à tous les économistes, est né en Ecosse en 1723. Au départ du voyage, il est âgé de quarante-deux ans. Smith est alors recteur de l'Université de Glasgow. C'est un professeur de philosophie au sommet de sa gloire, qui est déjà l'auteur de plusieurs ouvrages dont l'un, *La théorie des sentiments moraux*, publié en 1759, est déjà très répandu et fort apprécié non seulement en Angleterre, mais aussi en France par les plus grands philosophes du temps : Helvetius, l'abbé Morelet, l'abbé Blavet, qui est son premier traducteur, mais également par les plus célèbres d'entre eux, Rousseau et Voltaire.

Par cet ouvrage, Smith devient un philosophe reconnu du mouvement de la philosophie pragmatique qui connaîtra un important succès, en particulier dans les colonies anglaises de la côte Ouest des Amériques. L'idée principale développée est la Bienveillance dont sont capables l'ensemble des êtres humains. Il place l'échange et donc la société marchande comme centre de l'ensemble des relations entre les hommes. La vision est déjà mondiale. Smith développe également dans l'ouvrage le paradigme du "spectateur impartial", un spectateur fictif qui, à chaque situation de la vie de l'être humain ou dans une situation d'échange entre citoyens, va juger la qualité de l'action et déterminer si elle est juste ou injuste. Cette notion de spectateur impartial est capitale pour comprendre le désir de voyage de notre philosophe écossais. Il désire se confronter

au monde réel et, en quelque sorte, mettre sa théorie en application.

Le départ se fait très rapidement, en janvier 1764. Smith ne donne sa démission formelle que le jour de son départ du sol anglais, juste avant de prendre le bateau, un peu comme si, jusqu'au dernier moment, il avait douté de son audace. Le voyage à deux débute par l'arrivée en février 1764 à Paris, la première étape du long voyage.

On s'attendrait à ce que le duo s'installe dans la capitale où le duc possède quelques attaches familiales par la famille de sa mère. En pleine période des Lumières, Paris est en effet le centre intellectuel de l'Europe qui vibre jour et nuit au son des idées, dans des salons où, pour être admis, il suffit d'avoir écrit un bon livre de philosophie, et qui attend avec impatience la publication des dix derniers tomes de l'*Encyclopédie* qui se fera dans les premiers jours de 1766. David Hume, grand ami de Smith, également immense philosophe plus connu encore que l'universitaire écossais, est lui-même le secrétaire de l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris. Il est également l'un des animateurs du très anglophile salon de Madame de Boufflers. Or, le duo ne reste que quelques jours dans la capitale du royaume, juste le temps de rentrer en contact avec les personnes connues. David Hume recommande Smith à son lointain cousin, l'abbé Colbert de Seignelay de Castle Hill. Ainsi, notre duo de voyageurs va-t-il devenir un trio.

Dès la mi-mars, les voyageurs se mettent en route pour le Sud de la France. Ils arrivent fin mars à Toulouse et se mettent à la recherche de leur nouvel ami, l'abbé Colbert. Hélas, lors de l'arrivée de Smith, l'abbé est absent. Probablement est-il en voyage, dans une des paroisses du grand diocèse dont il a la charge en tant que vicaire général.

On peut se demander, à juste titre, pourquoi les voyageurs choisissent Toulouse comme lieu de séjour car, contrairement à un grand tour classique, Smith va décider de séjourner longtemps dans la même cité, au lieu de mener une vie itinérante, comme il est d'usage pour ce genre de tour. La réponse est à la fois simple et complexe.

Toulouse est, en 1764, la deuxième ville du royaume, mais elle est aussi le centre – ou plutôt l'un des centres, avec Montpellier et Narbonne – du Languedoc qui est une province dotée d'un parlement et qui, par de nombreux aspects, se rapproche de l'Ecosse et de sa capitale, Edimbourg : deux grandes villes, une économie principalement agricole, mais possédant également une agriculture de montagne. Alors que l'Ecosse vient de subir une ultime défaite militaire qui la prive de toute indépendance politique, les Etats du Languedoc sont, à l'époque, un exemple d'indépendance relative dans un royaume qui est déjà, par d'autres aspects, en voie de constituer un grand état très centralisé.

L'autre raison pour nos voyageurs de choisir Toulouse est que cette ville est le centre de la plus grande affaire juridique et politique de cette fin de siècle. Il s'agit, bien sûr, de l'affaire Calas. L'épouse du sieur Calas, qui pour sa part a déjà été supplicié lors de la venue de Smith, est d'origine anglaise – ou, tout au moins, est-elle née à Londres –, et Lord Townshend (le "mécène" de Smith) intervient souvent au Parlement, en choisissant cet exemple, lié au thème de l'intolérance religieuse bien connue des voisins français.

Le choix de Toulouse, comme centre de ce Grand Tour atypique, n'est donc en aucun cas le fruit du hasard. On peut également ajouter que Smith parle très mal le français et que, s'il désire briller dans les salons parisiens, un séjour en province ne peut que lui être bénéfique pour parfaire son élocution. Cependant, cela va lui jouer un vilain tour car, à son retour à Paris en 1766, les salonniers noteront avec mépris son accent du Sud qui rend ses propos soit comiques, soit incompréhensibles !

Le séjour à Toulouse de nos deux voyageurs s'achèvera en novembre 1765 par une séparation définitive avec l'abbé Colbert. Ensuite, ils partiront pour Genève voir le grand Voltaire à Ferney, avec la volonté d'être de retour à Paris pour la publication des derniers tomes de l'*Encyclopédie*

(d'où Smith tirera les exemples qui illustreront les premières pages de son futur principal ouvrage⁽¹⁰⁾). La fin de ce Grand Tour est plus triste car, prévu pour durer quatre ans dont deux passés à Toulouse, il se trouve écourté par un accident survenu en septembre 1766, à l'origine du décès du frère du duc qui avait rejoint notre groupe de voyageurs, pour former un nouveau trio. On peut noter, cependant, que le jeune aristocrate malheureux sera soigné par le docteur Quesnay, médecin personnel de Louis XV, mais également père de la pensée physiocratique française dont Smith sera l'un des plus fervents admirateurs et critiques.

Il convient, toutefois, de mieux comprendre quels seront les apports mutuels de l'abbé Colbert et de Smith, à l'occasion de ce séjour. Bien qu'absent lors de l'arrivée de ce dernier à Toulouse, en mars 1764, Colbert prend rapidement contact avec nos deux voyageurs. Dans un premier temps, Smith est assez déçu car, pour lui, l'abbé Colbert n'a que peu de relations. Il est vrai que, tout jeune et un peu timide, il vit dans l'ombre de son maître, l'évêque Loménie de Brienne. Aussi, dès les premiers mois, Smith entreprend-t-il, avec son guide, une série de voyages en Languedoc et dans le Sud-Ouest, et où, à défaut d'être un homme de contacts, l'abbé va jouer le rôle de "Cicerone" et d'interprète.

Nous retrouvons nos voyageurs en juillet 1764 à Bordeaux, où Smith prend contact avec l'importante communauté jacobite. Vers la fin du mois d'août, de retour à Toulouse et en raison de la chaleur qui y règne, nos voyageurs partent pour les Pyrénées et les thermes de Bagnères de Bigorre. Il semble que ce soit, dans cet univers de villégiature; que le duc, principalement, noue le plus de contacts avec les aristocrates du Languedoc et, au retour de ce séjour, leur vie se fera plus mondaine, habitant durant les mois suivants les différents châteaux des notables toulousains, selon les traditions de l'hospitalité du siècle.

Cependant, le moment central du voyage de Smith sera son séjour à Montpellier, de novembre 1764 à janvier 1765, où se tient l'assemblée des Etats du Languedoc.

La bibliothèque du grand économiste ne nous est pas parvenue. Elle a été dispersée lors d'une vente publique réalisée par ses héritiers au milieu du XIX^e siècle. Heureusement, un inventaire fut réalisé peu avant sa dispersion. Cet inventaire demeure, pour l'ensemble de la communauté des chercheurs, d'une très grande richesse, en particulier pour comprendre la formation de la pensée complexe du philosophe économiste. Mais pour nous, à notre modeste niveau, le catalogue atteste également de la présence en bonne place de nombreux manuscrits, transmission des travaux de la session des Etats qui ont été rapportés par Smith. En effet, en l'absence de tout procédé de reproduction mécanique – l'imprimerie étant réservée pour des tirages importantes de volumes – il était d'usage de réaliser des copies manuscrites des débats.

Des recherches aux Archives départementales de la Haute-Garonne et de l'Hérault permettent de retrouver les documents originaux et de redécouvrir les centres d'intérêt de Smith lors de ces débats. Celui-ci s'intéresse principalement à l'autonomie et aux libertés dont jouit l'assemblée au niveau de son financement, de ses pouvoirs et de ses prises de décision, à savoir les libertés, certes encore faibles, dont elle dispose pour fixer l'impôt, mais également les montages financiers, quelquefois délicats, auxquels l'assemblée a recours pour la mise en place d'emprunts. On y trouve quelques-unes des prérogatives d'une véritable nation et, ainsi, faudra-t-il y voir l'importance du Languedoc dans les écrits futurs de Smith, en particulier dans les dernières pages de la *Richesse de Nations* où il apparaît comme un écrivain plus politique dans la volonté de mettre en place un système de gouvernement. Au niveau de la collecte de l'impôt, Smith sera tout de suite frappé par la faiblesse des informations dont dispose l'autorité pour en déterminer le montant. Il faut se souvenir que Smith a une formation scientifique et, même s'il n'est qu'un piètre mathématicien et astronome, son œuvre sera tout entier marqué par la méthode déductive newtonienne. C'est à partir de cette expérience du Languedoc qu'il cherchera à doter l'économie d'un matériel statistique qui, hélas, fera encore longtemps défaut, malgré de nombreux efforts, à cette science naissante, pendant encore presque un siècle.

Le deuxième aspect, plus classique, qui retient plus particulièrement l'attention d'Adam Smith, ce sont les délibérations qui concernent des sujets portant sur les aménagements routiers et, plus généralement, sur ce que l'on qualifie, de nos jours, d'infrastructures de transport : ponts, chemins, mais également rivières et canaux. En 1765, les Etats du Languedoc ont en charge toutes les routes et chemins, et c'est une période de grande activité avec la mise en place de voies de communication rapides pour l'époque et en fonction de l'unique traction animale, permettant en particulier les voyages de nuit.

Smith est un économiste que l'on qualifie aujourd'hui de libéral, dans le sens où il pense que toutes les entraves pour l'arrivée d'un bien sur le marché sont une cause d'augmentation des prix. Ainsi est-il pour toute forme de liberté : liberté d'accès au marché pour chacun, mais aussi facilité pour atteindre les lieux de transactions.

Aux Etats du Languedoc, mais également à Toulouse, il s'intéresse tout particulièrement au canal royal du Languedoc, appelé Canal du Midi de nos jours, réalisation qu'il juge exemplaire, essentiellement pour deux raisons. Cette voie de navigation facilite le transport, principalement, des *bleds* (le mot recouvre l'ensemble des céréales), évitant ainsi une trop grande disparité dans les productions et un véritable arbitrage du marché par les prix. Il note avec justesse, semble-t-il, que les trois provinces que touche le canal (et son système de navigation secondaire, la Garonne, les rivières du Tarn et du Lot, ainsi que les bras du Rhône) ne subissent que très rarement des famines dues à un manque de céréales, au contraire de provinces comme le Limousin, par exemple, où cependant son ami Turgot agit avec application. Le deuxième point que note Smith, à propos du canal, est le fait qu'il s'agit de l'œuvre d'un individu et maintenant d'une famille. Cet entrepreneur est l'exemple, pour Smith, de l'aristocrate soucieux du bien commun qui choisit d'utiliser sa fortune, non dans une spéculation hasardeuse ou pour des plaisirs personnels, mais dans un projet de long terme devant générer un revenu constant pour son bien propre ainsi que pour celui de toute la communauté.

Smith, durant son séjour, insistera sur ce dernier point car il est, nous l'avons souligné, accompagné de son élève, le jeune Henry Douglas. Il faut noter que les leçons porteront leurs fruits, puisque cette famille demeure la plus grande propriétaire terrienne d'Ecosse et l'une des toutes premières fortunes aristocratiques du Royaume-Uni.

Après avoir passé presque trois mois à Montpellier, nos voyageurs, ainsi que l'abbé Colbert, rentreront à Toulouse. Il semble que l'année 1765 voit Smith de plus en plus intégré à la vie mondaine locale. Il séjourne en particulier chez la famille de Noé, une très ancienne famille du Languedoc dont une branche – celle liée également aux Colbert – se partage entre Toulouse et l'île de Saint-Domingue. Il fréquente également le baron Jean-Gabriel Riquet de Bonrepos, de la branche de la famille Riquet restée à Toulouse, avec lequel Smith parle d'astronomie et peut ainsi disposer de son observatoire personnel. Smith profite aussi de ce séjour pour mener à son terme le travail qu'il mène sur l'affaire Calas ⁽¹¹⁾.

Vers le mois de novembre, nos voyageurs quittent définitivement Toulouse et l'abbé Colbert, pour se rendre à Genève et à Paris.

Plusieurs lettres ⁽¹²⁾ de l'abbé Colbert nous permettent de comprendre les relations qui existent entre nos trois voyageurs. L'abbé Colbert y apparaît assez familier avec le jeune duc, adoptant à son égard un ton assez paternel et protecteur, en même temps que respectueux. L'abbé, qui possède peu de fortune et dont la famille restée en Écosse se débat dans des difficultés financières importantes, se préserve-t-il un possible futur ? Ou bien ce ton est-il seulement dû à sa personnalité qui l'incite à conserver en toute occasion un formalisme strict ? Ces questions restent ouvertes. En revanche, lorsqu'il s'adresse à Adam Smith qui, cependant, ne possède aucune charge et se comporte toujours en citoyen modeste, un grand respect se devine à l'égard de l'homme et de son sens de l'observation et de la synthèse. Il est certain que l'abbé a beaucoup appris au contact de l'économiste. Cette fréquentation de quelque dix-huit mois lui a donné une

certaine vision de l'économie, du bien commun, de la philosophie qu'il cherchera à transmettre jusqu'à la fin de sa vie.

Après son retour en Ecosse, au printemps 1766, Smith va se retirer à Kirkcaldy, dans la modeste maison familiale qui donne néanmoins sur la mer, et où il va vivre simplement de la pension que la famille Buccleuch lui délivrera sa vie durant, conformément aux accords conclus. Le professeur restera jusqu'à la fin un conseiller financier de la famille, jouissant d'un grand respect pour ses avis précieux. Il va ainsi consacrer dix ans de sa vie à la rédaction de son étude majeure, *Recherche sur l'origine de la richesse des nations*, ouvrage fondateur qui sert toujours de socle d'études à tout jeune économiste, même si beaucoup de concepts développés dans ce livre sont à replacer dans une logique historique.

Bien que cela ne soit en aucun cas un récit de voyage, une étude approfondie de ce texte permet cependant de trouver les traces de son séjour dans notre région. L'ensemble du matériel d'étude ramené depuis les Etats du Languedoc, que nous avons présentés, trouve en particulier son emploi dans le cinquième et dernier volume de la *Recherche sur l'origine de la richesse des nations*, où Adam Smith nous livre sa vision de l'Etat, un état interventionniste et puissant qui doit principalement veiller au libre respect des règles de concurrence dans un marché ouvert, des idées qui s'éloignent de la théorie libérale contemporaine telle qu'elle s'est développée depuis quelques années. Outre la réalisation du Canal royal qu'il mentionne directement, on y retrouve l'influence des observations qu'il a pu faire auprès des Etats du Languedoc, particulièrement en ce qui concerne l'agriculture. Il s'agit alors de traduire une conceptualisation de l'empirie qui conduit, par la phraséologie déductive, à la mise en forme d'une théorie. Plus tard, peu de temps avant sa mort, Adam Smith reprendra un poste de secrétaire aux douanes à Edimbourg, principalement pour des raisons honorifiques mais également pour faire entendre sa voix auprès des hommes politiques britanniques.

Les rapports épistolaires entre Adam Smith et l'abbé Colbert ne se prolongèrent pas au delà de quelques mois, au cours de l'année 1766. Smith avait probablement une opinion mitigée de l'abbé, lui reprochant en particulier sa trop grande piété catholique. L'admiration que lui portait l'ecclésiastique n'était pas partagée et réciproque. L'économiste rompra le lien, choisissant de ne pas poursuivre leur correspondance, malgré quelques lettres qui lui parviendront en Ecosse jusqu'en 1770 environ.

L'abbé Colbert, pour sa part, vit sa carrière évoluer. En particulier, il séjourna de plus en plus fréquemment à l'Hôtel de Brienne, à Paris, et participa dans une certaine mesure à la vie des salons. Sa bibliothèque ne nous est pas parvenue, mais les Archives municipales de Rodez disposent d'un excellent relevé des livres qui la constituaient avant sa dispersion, avec quelquefois des renseignements sur l'édition d'origine de certains ouvrages⁽¹³⁾. Ainsi, l'abbé Colbert possédait-il un exemplaire du livre de Smith, *Théories des sentiments moraux*. Il s'agit bien sûr d'une édition en anglais, publiée avant la venue de Smith à Toulouse, et il n'est pas impossible d'imaginer que le volume fut offert par l'écrivain lui-même, lors de son passage à Toulouse, ou qu'il fut expédié lors de son retour en Ecosse. Par ailleurs, l'abbé possédait une édition originale en anglais, également de 1776, de la *Richesse des nations*. Certes largement diffusé, ce livre fut cependant réservé à un public d'initiés, et c'est un autre ecclésiastique, l'abbé Blavet, ami d'Helvetius, qui en réalisa la première traduction, bien médiocre. La bibliothèque, par ailleurs fort riche, comporte de nombreux ouvrages de David Hume, mais également de multiples livres d'économie qui démontrent, chez un homme d'Eglise de l'époque des Lumières, une grande ouverture d'esprit.

La carrière discrète de l'abbé Colbert se poursuivit et il obtint du roi d'autres abbayes en commende, dont celle de Sorrèze. Il travailla, durant les années suivantes, avec Turgot et Dupont de Nemours, deux hommes d'Etat et économistes proches de la pensée de Smith, lors de la première rédaction des statuts pour des assemblées provinciales en 1774.

Effet, dès la fin du règne de Louis XV, il apparaît que des réformes sont nécessaires et, loin de

l'immobilisme que l'on stigmatise, la fin de la période moderne doit être comprise comme une époque de changement et d'expérimentation. Ainsi, c'est sous le gouvernement de Necker que va naître définitivement, le 11 juillet 1779, l'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne. Fondée sur la base de principes, parmi les plus démocratiques, elle ne constitue pas une exception. En effet, le royaume connaîtra également d'autres assemblées similaires : l'Assemblée générale du Berry, celle du Dauphiné, ainsi que celle de Moulins. Mais l'Assemblée de Haute-Guyenne sera la seule à fonctionner régulièrement et en presque parfaite autonomie, tout en se réformant et en s'améliorant jusqu'à sa dissolution qui intervient, non pas en raison de son échec structurel, mais pour une cause externe : la Révolution française et ses bouleversements.

Il n'est pas question de reprendre, ici, le fonctionnement de l'Assemblée. On se reportera, pour cela, à la thèse fort complète de G. Boscary ⁽¹⁴⁾ sur cette institution. Contentons-nous de souligner l'importance des liens unissant cette Assemblée à l'abbé Colbert et, par-delà, aux influences que cet ecclésiastique a subies de la part de l'Europe des Lumières.

L'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne est ainsi nommée car elle réunit deux anciennes provinces françaises, le Rouergue et le Quercy. A cette époque en particulier, l'attachement au terroir était très puissant, d'où la volonté du législateur et du promoteur de ménager les prérogatives de chacun. Il faut cependant comprendre que les habitants de Montauban se montreront toujours réticents en ce qui concerne cette nouvelle division qui aura entre autres conséquences la création tardive du département de Tarn-et-Garonne. L'évêque de Montauban, pourtant membre de droit, ne siègera jamais à l'Assemblée, prenant prétexte d'une maladie l'empêchant de se déplacer.

Il faut dire que les assemblées se réunissaient tous les deux ans dans la "petite ville" de Villefranche-de-Rouergue et que cette même cité abritait la Commission intermédiaire, en fait une commission permanente, sorte de gouvernement démocratiquement issu de l'Assemblée. Cette Commission prenant avec le temps une importance toujours plus grande, Villefranche apparut comme une petite ville administrative, un peu à l'image des villes d'Amérique qui possédaient, dans les nouveaux états et pour la même période, des fonctions purement politiques. Tout cela eut pour conséquence de heurter la population de Montauban qui pensait plus au commerce ou à la finance, ainsi qu'à rivaliser avec sa puissante voisine, Toulouse, qu'au développement de la nouvelle province.

Après une période de transition et un temps de démarrage que Mgr Champion de Cicé va illustrer de manière fort brillante, avec les difficultés que nous venons d'évoquer, l'abbé Colbert devient en janvier 1781 sur nomination royale, évêque de Rodez. A ce titre, il est désormais président de l'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne, mais également de la très influente Commission intermédiaire qui, comme son nom l'indique, sera le centre du fonctionnement de la nouvelle Assemblée.

Pour Charles Colbert qui est maintenant âgé de quarante-cinq ans, cette nomination sonne un peu comme une consécration : obscur abbé du diocèse de Toulouse, sans fortune, il devient l'un des personnages en vue du royaume. Au delà de son poste d'évêque qui est déjà une fonction porteuse d'honneurs et d'un revenu non négligeable, le voilà en effet devenu un véritable administrateur d'une grande province, dotée d'une assemblée issue d'un programme novateur, porteur d'espérances pour le bien commun et directement issu de la réflexion des philosophes des Lumières. Ayant beaucoup lu et fréquenté les milieux intellectuels, c'est avec un état d'esprit réformateur que Colbert va s'atteler à la tâche, en faisant bon usage des enseignements d'Adam Smith et de David Hume, deux de ses conseils spirituels depuis plus de vingt ans.

Durant les huit années qui le séparent de la Révolution française, Colbert ne va pas ménager ses efforts. Il voyage beaucoup, comme il aime à le faire. Il sillonne sa province qui va de Montauban à Cahors, en passant par Rodez et Millau, visitant presque toutes les paroisses et se préoccupant de sujets fort divers. Il se rend également à Paris dès qu'une affaire importante

l'appelle auprès du pouvoir.

Les querelles liées aux prérogatives qui nous paraissent aujourd'hui bien futiles sont nombreuses, principalement entre les villes et l'administration provinciale. Colbert fera également preuve d'une grande diplomatie, ainsi que d'un grand sens de la compassion et du pardon que l'on sent transparaître en permanence dans sa correspondance privée. A titre d'exemple, pour adoucir et pour convaincre les habitants de Montauban, il se fait élire membre de l'Académie de cette ville et sera, bien que résidant à Rodez, un membre parmi les plus assidus de cette assemblée qui fut à l'origine d'un renouveau important de la vie intellectuelle locale.

Peu avant la Révolution, il sera assez naturellement appelé par Louis XVI aux assemblées des Notables. Il sera également député, au titre du clergé, lors des Etats généraux. Favorable dès le début au tiers-état, il se prononcera pour la réunion des trois ordres, comme cela est déjà le cas pour l'assemblée qu'il dirige encore. Lors des événements révolutionnaires, il connut son heure de gloire, le 22 juin 1789, quand il fut porté en triomphe, après avoir déposé son pouvoir, au bureau de l'Assemblée.

Il prit la parole sur les questions qui lui tenaient particulièrement à cœur, à savoir la réforme des communes et la mise en place des cantons, prélude à la création des départements. La suite de la Révolution fut moins favorable aux idées de Charles Colbert, et il bascula, durant les mois suivants, dans le camp des partisans de l'Ancien Régime qu'il avait, somme toute, bien servi et apprécié. Il refusa la Constitution civile du Clergé et, de retour à Rodez, fut l'un des fondateurs, ou même le fondateur principal ⁽¹⁵⁾, de la Petite Eglise.

C'est donc avec une certaine logique, quand on connaît sa vie et ses idées, qu'il émigra en Angleterre et qu'il se fixa à Londres jusqu'à son décès en 1811 ⁽¹⁶⁾.

Colbert ne revit jamais l'Ecosse, pas plus qu'Adam Smith, qui mourut en 1790 à Edimbourg. Sa famille écossaise, principalement ses frères, avait perdu toute fortune, après une liquidation par voie de justice des biens familiaux du château et de la baronnie d'Inverness. La vie qu'il mena à Londres fut des plus modestes. S'il prit contact avec le duc de Buccleuch, les différences de fortunes étaient telles qu'il n'en retira aucun bénéfice. Il le prétendit également secrétaire de Louis XVIII qu'il avait côtoyé lors de son séjour en Languedoc, alors que ce dernier n'était que comte de Provence. La lecture des mémoires de Louis XVIII ⁽¹⁷⁾ n'indique rien de tel. Tout au plus était-il un visiteur, parmi d'autres, venant quémander quelques pensions.

Mgr Charles Colbert de Seigneley de Castle Hill mourut donc à Londres, sans avoir connu la Restauration en France, période qu'il aurait fort goûtée, en tant que partisan des idées libérales et d'une entente avec le Royaume-Uni.

*
* *

Au delà du caractère purement historique, il convient de s'interroger sur les apports que la pensée de Smith peut avoir sur la constitution de l'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne. Il faut, bien sûr, relativiser cette question en prenant en compte le fait que les idées politiques et économiques étaient souvent partagées par de nombreux acteurs. Il se formait, comme dans toutes les périodes de transition historique, de nombreux courants de pensée autour desquels chacun était libre de se déterminer. Cependant, trois points peuvent être mis particulièrement en avant pour mieux comprendre les influences réciproques des deux personnages, Colbert et Smith, qui se sont côtoyés entre avril 1765 et septembre 1766 et qui, à défaut d'avoir noué des liens solides, ont néanmoins partagé de nombreuses expériences. Le séjour de Smith à Toulouse est, rappelons-le, le seul que le philosophe économiste effectua en dehors de son pays natal. Il en tira une grande partie de l'empirie qui sert de base à son étude sur la *Richesse des nations*.

Les trois thèmes qui se dégagent de la pensée de l'économiste sont les suivants : la division du travail, la volonté de compter et la promotion de l'agriculture :

- Dans son ouvrage majeur paru en 1776, dix ans après son retour en Ecosse, Smith, qui a renoncé à sa carrière d'enseignant, met en avant la notion de division du travail. S'il n'est pas le premier à mettre en évidence cette notion – il la reprend aux Classiques, en particulier à Platon⁽¹⁸⁾ – Smith est le premier à mettre en évidence que le travail et sa division sont, plus que le capital, les facteurs de production qui vont conduire à l'élaboration de la richesse. Cette réflexion constitue son hypothèse majeure qui va sous-tendre l'ensemble de l'ouvrage. En bon professeur de rhétorique, il va ainsi commencer le premier des cinq tomes de son ouvrage par la devenue célèbre "Fabrique d'épingles".

La *Richesse des nations* est considéré comme le livre fondateur de l'économie politique. Les successeurs de Smith ont décliné le thème de la division du travail, principalement sous l'aspect industriel, ce qui nous conduira, au XIX^e siècle, à la division des tâches et à une aliénation des travailleurs dont Smith, le premier, a lui-même bien évidemment conscience. Cependant, pour Smith, la division du travail devait s'appliquer à l'ensemble de la société et, en particulier, au domaine de l'administration. C'est un sujet complexe qu'il aborde dans le cinquième tome de son ouvrage, celui qui traite de l'organisation de l'Etat ou, plus généralement, du gouvernement de la nation.

Ainsi, l'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne peut-elle apparaître comme une de ses plus belles applications. A lire le règlement qui régit les fonctionnements des sept Bureaux (celui des Tailles, des Grands Chemins ou des Règlements...), il est évident qu'une main, peut-être pas invisible⁽¹⁹⁾, a guidé le rédacteur dans sa conception. Chaque bureau comporte un nombre fixe d'élus, allant de deux pour celui qui est chargé de valider les procès verbaux, jusqu'à douze pour celui des Tailles, chargé de réguler la pression fiscale. Chaque représentant ne peut être membre que d'un seul et unique bureau. Les bureaux rendent directement compte à la Commission intermédiaire et n'ont pas de lien entre eux. Ils ne pratiquent pas d'arbitrage. Le règlement est ainsi particulièrement limpide et fixe "une méthode originale de travail aussi précise que claire", comme l'indique G. Boscary dans son ouvrage.

Comment ne pas voir donc, dans le fonctionnement de l'Assemblée de Haute-Guyenne, la pensée de Smith qui a formalisé dans son ouvrage, par un exemple simple, tout le bénéfice que l'on tire d'une division physique et claire du travail.

Ici, Il n'est bien sûr pas question de la séparation des pouvoirs que traitent Locke, puis Montesquieu, puisque l'Assemblée n'a que des pouvoirs limités et uniquement par délégation : point de question de justice, ni de pouvoirs législatifs, mais uniquement une organisation que nous qualifierions de moderne par sa dimension presque administrative et efficace.

- Nous l'avons brièvement mentionné, Smith qui ne possède pas de formation mathématique a toujours eu une grande admiration pour Isaac Newton (1643-1727) et, principalement, pour sa méthode de raisonnement. Certains auteurs prétendent même que c'est du *Traité sur l'optique* qu'il tire l'image de la "Main Invisible".

Smith, dans la *Richesse des nations*, voit bien tout l'usage que, au delà du mode de raisonnement newtonien, il pourrait faire de l'outil mathématique pour démontrer ses hypothèses. Cependant, il lui manque les matériaux de base que sont les constatations et les observations chiffrées (nos actuelles "statistiques"). On peut d'ailleurs noter que les premiers critiques de Smith, de Simonde de Sismondi (1773-1842), mais également plus tard de Karl Marx (1818-1883), se heurteront au même problème de démonstration. En cette fin du XVIII^e siècle, peu d'auteurs se sont penchés sur la question pure du "combien" et du quantitatif.

Il faut dire que pratiquement chaque province, ville ou village possédait des unités de mesures

spécifiques qui, surtout quand elles portaient le même nom (par exemple le *moid* du Languedoc ou celui de Montpellier ⁽²⁰⁾), rendaient toute tentative de mesure et de centralisation impossible sur le long terme. Ceux qui se risquèrent à de tels calculs, comme l'intendant Turgot à Limoges, constatèrent souvent les énormes risques d'erreurs que cette situation entraînait, ne permettant donc aucune conclusion. Seul l'économiste français Mercier de la Rivière (1720-1794) aborda le sujet. Considéré comme le précurseur lointain de l'économétrie, il est le principal physiocrate qui trouva grâce aux yeux de Smith qui le cite largement dans son ouvrage.

Cependant, l'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne fut également consciente de ce manque. Une réforme du cadastre, largement commentée, fut ainsi mise en place, tout comme une division du territoire, accompagnée de la volonté d'avoir enfin des unités de compte similaires.

Une volonté majeure se rencontre aussi au niveau de l'impôt où, pour la première fois, sur une base provinciale, un lien entre richesse et rapport des sommes qui seront prélevées sera fait. Il ne s'agit certes pas encore d'un impôt sur le revenu, mais bien d'une volonté de comprendre et d'optimiser la production de la richesse. Une fois encore, bien que l'idée soit dans l'air du temps – elle a été, en particulier, formalisée également par Turgot –, c'est la lecture de Smith qui semble avoir influencé le plus l'évêque écossais de Rodez, dans sa gouvernance.

- Le dernier point qui montre la cohérence des idées de nos deux personnages peut sembler étonnant, car l'histoire nous en déforme la vision.

La *Richesse des nations* est parue en avril 1776, bien avant le début de la toute première révolution industrielle. De nombreux économistes y ont vu un ouvrage précurseur, consacré à l'industrie, et annonciateur des futures révolutions industrielles. Or, lorsque Smith parle de richesse, il n'est pas loin de son ami, et néanmoins adversaire dans certains développements de la pensée, le docteur François Quesnay (1694-1774), chef de file de la Secte Physiocratique des Economistes.

C'est de l'agriculture que la grande majorité des nations européennes tirent leurs richesses, et c'est des progrès réalisés dans ce domaine que viendra la fin de la misère. Celle-ci se caractérise d'ailleurs, en cette fin de siècle, par des famines frumentaires encore récurrentes et par une sous-alimentation carencée qui est la première cause de mortalité chez les classes populaires. Dans cette notion de progrès, l'Ecosse, il est vrai, est assez pionnière. Les conditions climatiques et le relatif éloignement des grands marchés européens, ainsi que la pression démographique, obligent les Ecossais à croire au progrès. Ainsi, dès 1753, voit-on sous l'influence de propriétaires terriens (dont le père du jeune aristocrate écossais qui accompagne Adam Smith à Toulouse) la création et le fondement des premières sociétés d'amélioration de l'agriculture.

Colbert, évêque de Rodez, demeure fidèle non seulement à ses origines écossaises, mais également aux idées d'Adam Smith, grand partisan de la production agricole performante. Ainsi, il va, dès 1784, s'appuyer sur l'importante Académie de Montauban, dont il est membre, pour créer l'un des premiers concours agricoles de France. Le fait d'impliquer cette cité, qui était relativement hostile à la nouvelle Assemblée, prouve bien l'habileté diplomatique et politique de notre personnage. La caution de l'Académie permet également de donner aux prix décernés une valeur scientifique. Il faut voir, dans les efforts de l'évêque de Rodez, la première mobilisation qui conduira à la création des Comices agricoles, puis la prise en main, par le monde agricole, de son propre destin, et les formes mutualistes qui apparaîtront plus tard.

*
* *

Reprenons quelques instants notre promenade de piéton, en ce début du XXI^e siècle. Cette fois, remontons, non pas à Rodez, mais à Edimbourg cette longue rue qui conduit du bas de la colline, en fait de la mer, jusqu'au château médiéval. Le premier indice que l'on notera est le nom

de la rue : *Castle-Hill*, un nom qui nous est devenu familier mais qui, ici, prend son sens premier : la "colline du château".

Les indices suivants sont au nombre de trois. Ils nous attendent à peu de distance les uns des autres, pratiquement au milieu du chemin, lorsque la rue s'élargit, que la pente se fait moins raide, enfin au niveau de ce qui est redevenu, trois siècles exactement après sa disparition, le nouveau parlement d'Ecosse. Il s'agit de la statue d'Adam Smith, le héros principal de cette étude, qui est représenté, ici, un épi de blé à la main, le pied posé sur une ruche (allusion non pas à l'aventure impériale française, mais au fabuliste hollandais Bernard de Mandeville). Quelques mètres plus loin, nous découvrons la statue du duc de Buccleuch ⁽²¹⁾ qui symbolise, pour les Ecossais, le maintien, à travers les siècles, de la volonté d'un nationalisme pacifique. La troisième statue est celle du grand philosophe David Hume, qui fut le cousin de Colbert Seigneley de Castle-Hill, et qui fut l'initiateur, dans sa grande sagesse, de la rencontre de nos trois personnages.

Voici donc un salon improvisé, éternel, intemporel, qui se tient en plein air. Il n'est pas le fruit du hasard et, pour peu que l'on s'intéresse aux destins individuels qui formeront l'histoire au travers des siècles, ces vies d'hommes des Lumières nous rapprochent de la capitale du Rouergue et d'une Europe enfin pacifiée et unie.

Philippe MASSOT

1. Victor Advielle, *Les Ecossais en Rouergue*, Paris, Edinburgh, 1865.
2. Patrick Boyle, *The Irish College in Paris From 1578 to 1901*, Londres, Art and Book Company, 1901.
3. Voltaire, *Le siècle de Louis XIV*, Paris, 1751.
4. François de Colbert, *L'histoire des Colbert*, Paris, 2000.
5. Archives de l'abbaye de Sorrèze, document notarié du 29 mai 1789 attribuant les revenus de l'abbaye.
6. Archives départementales du Calvados, F 5045, lettres de l'abbé Colbert à Boudard, économiste à Lisieux.
7. Laurence Bongie, *David Hume, Prophet of the Counter-Revolution*, Indianapolis, Liberty Found, 1989.
8. Levis Nanier, John Brooke, *Charles Townshend*, London, Macmillan & Co, 1964.
9. Jeremy Black, *The Grand Tour in the Eighteenth Century*, London, 1999.
10. Référence à la célèbre démonstration de la Fabrique d'épingles servant de support à la théorie de la division du travail qui ouvre le livre I de l'ouvrage d'Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, publié à Edimbourg et à Londres en 1776. Cet ouvrage est considéré, de nos jours encore, comme l'ouvrage fondateur de la science économique et de l'économie politique dont s'inspireront tous les futurs économistes, de Karl Marx à Friedrich Hayek.
11. Ce point est encore une hypothèse de travail qui sera développé dans un futur ouvrage portant sur l'ensemble du séjour d'Adam Smith à Toulouse.
12. National Archives of Scotland, fonds Buccleuch, GD22, lettres manuscrites.
13. Archives de la Ville de Rodez, Médiathèque municipale, Catalogue des livres de la bibliothèque de Colbert, évêque émigré.
14. Gérard Boscary, *L'Assemblée Provinciale de Haute-Guyenne 1779-1790*, Paris, Imprimerie E. Desfossés, 1932.
15. Guy Jansen, *La Petite Eglise en 30 questions*, Geste Editions, 1999.
16. Et non pas, comme l'indiquent ses biographes, en 1813, date à laquelle sa mort fut connue en France, Colbert étant alors un peu tombé dans l'oubli.
17. Duc de D****, *Mémoires de Louis XVIII*, Bruxelles, Louis Hauman, 1833.
18. Gloria Vivenza, *Adam Smith and the Classics*, Oxford University, 2005.
19. Image et hommage à la célèbre Main Invisible, de Smith, qui est toujours mal comprise et mal citée par les économistes libéraux actuels.

20. D'après le *Grand Dictionnaire Littré*, et uniquement à titre d'exemple, voici trois équivalences du muid, l'unité de contenance la plus utilisée à cette période : le muid de Cahors (296 litres), du Languedoc (442 litres) et de Montpellier (730 litres).

21. Pour être tout à fait exact, il s'agit du petit-fils de notre jeune voyageur.